Document généré le 2 juil. 2025 06:55

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

D'aéroports en festivals

André Lavoie

Volume 16, numéro 2, été 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/818ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lavoie, A. (1997). D'aéroports en festivals. *Ciné-Bulles*, *16*(2), 2–3.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

D'aéroports en festivals

par André Lavoie

«Les erreurs du passé, on ne les corrige pas.»
*(Serge Losique, **la Presse**, 8 juin 1996, p. B 3)*

Les dédoublements, les petites rivalités et autres querelles de clocher n'ont plus de secrets pour les Montréalais qui semblent même en raffoler. Ces désaccords sont parfois hautement médiatisés, ce qui peut donner l'impression que dans cette ville «c'est là que ça se passe». Malheureusement, toutes ces embrouilles donnent souvent une image de Montréal, ici comme à l'étranger, qui ressemble plutôt à un haut lieu du cafouillage et des emmerdes. Les exemples abondent mais le premier qui vient à l'esprit, c'est bien sûr les installations aéroportuaires de Montréal avec Mirabel, trop vaste et trop éloigné, et Dorval, si près, si bruyant et si encombré; une situation qui fait fuir les grandes compagnies d'aviation, les passagers et donne une petite idée de l'ampleur de tout ce gaspillage si typique des années 70 et du style de gestion des libéraux fédéraux de l'époque... Un gaspillage qui, tous les observateurs s'accordent pour le dire, a largement contribué au déclin d'une ville qui se donne encore des prétentions internationales pour ne pas étouffer dans son provincialisme étroit.

Si vous croyez que je suis seul à m'inquiéter du déclin de Montréal et de ses aéroports, détrompez-vous. Serge Losique, grand patron du Festival des films du monde (FFM), utilisateur des aéroports les plus achalandés de la planète depuis 20 ans, a mis son grain de sel l'an dernier dans le courrier des lecteurs de ***la Presse*** (8 juin 1996) et a plaidé en faveur de Dorval. Pour lui, la cause est entendue: «à toutes fins pratiques, Mirabel est mort pour le moment». À titre de citoyen, Serge Losique a droit à son opinion et, dans ce dossier, elle n'était pas dénuée d'intérêt. Mais des événements récents dans le paysage des festivals de films montréalais ne peuvent être passés sous silence et résistent mal à la tentation d'établir quelques comparaisons avec nos deux aéroports.

«La véritable raison qui motive Losique à s'en prendre à Langlois est purement politique. Il voit ses subventions qui ne lui seront pas versées, et un féroce compétiteur au niveau de la qualité des œuvres présentées. Aussi, ses différentes ententes conclues avec le milieu de la distribution (son nouveau conseil parle de lui-même) poussent Losique à jeter de l'ombre sur des projets louables. Plutôt que d'écrire des lettres aux journaux, il devrait concentrer ses efforts vers un but: assurer une programmation de haut calibre lors de son prochain FFM. La qualité parle d'elle-même et le public en jugera bien.»
*(Joël Pomerleau, **le Devoir**, 21 février 1997, p. A 11)*

Lorsque Claude Chamberlan, l'autre grand manitou des festivals montréalais, a décidé que le nouveau cinéma allait maintenant être célébré avec le retour de l'été plutôt qu'à l'automne, les esprits ont commencé à s'échauffer. Ce n'était pas simple de changer les habitudes et les mentalités, d'adhérer à la nouvelle philosophie des organisateurs — quoique, dans le plus pur style Chamberlan, elle fût toujours relativement difficile à saisir — et, surtout, de mettre son scepticisme de côté devant la kyrielle d'événements parallèles qui semblent vouloir noyer ce qui reste de «nouveau cinéma»: projections en plein air, performances d'Annie Sprinkle, événements multimédias, Internet et maintenant une place plus grande accordée aux courts métrages, etc. Serge Losique n'a évidemment pas trouvé cela très rigolo puisque le Festival international du cinéma et des nouveaux médias de Montréal (FCMM) — c'est ainsi qu'il se nomme désormais —, déplacé en juin, profiterait sans doute des fruits bien mûrs du festival de Cannes, qui lui se déroule toujours en mai. Mais les choses se sont sérieusement envenimées avec l'arrivée de Daniel Langlois, le *wiz kid* de l'animation assistée par ordinateur, devenu *rich and famous* depuis qu'il a offert ses services à Steven Spielberg pour concevoir les charmants dinosaures, qui font maintenant sa fortune. Avec ses propres sous, Langlois s'est tout à coup transformé en mécène avec la Fondation Daniel Langlois, offrant au FCMM d'éponger ses dettes (300 000 $), de le soutenir avec un budget généreux et de lui offrir un lieu tout neuf en 1998 pour la tenue de l'événement ainsi que pour le Cinéma Parallèle. Une offre que Claude Chamberlan et Bernard Boulad, anciennement du Festival du court métrage dont l'événement s'est fait hara-kiri pour s'intégrer au FCMM, ne pouvaient tout simplement pas refuser.

Après cette annonce plutôt surprenante, les tentatives d'intimidations n'ont pas tardé à commencer du côté des dirigeants du FFM. Ce que l'on a vite catalogué comme la «guerre des festivals» allait commencer. Les mises en demeure ont afflué sur le bureau du triumvirat; l'affaire a pris d'ailleurs une partie du public festivalier en otage puisque Serge Losique a réussi à faire retirer **The Van** de Stephen Frears, à l'horaire du FCMM, au profit de son événement... pour finalement être présenté en salles en juillet. Le FCMM n'était pas aussitôt terminé que, par la voix de ses avocats, Serge Losique intentait une poursuite de cinq millions de dollars, accusant la bande à Chamberlan de concurrence indue, de jouer littéralement dans sa cour et de s'approprier des films qui lui reviennent de plein droit. La bataille se livre surtout autour des «films d'auteur», car les deux festivals revendiquent le fait qu'ils sont les mieux placés pour en assurer la diffusion et en faire la promotion. Les partisans de Mirabel et ceux de Dorval se battent exactement pour la même chose

même s'il s'agit plutôt de «vols internationaux»; la hargne et les discussions stériles, voire coûteuses, semblent du même niveau...

Pour le néophyte et même pour les gens du «milieu», cette guéguerre a parfois des airs surréalistes. Un peu comme si, une fois de plus, il fallait tenter de déterminer le sexe des anges. Qu'est-ce qui fait qu'un film en est un «d'auteur» et, par conséquent, digne d'être présenté à l'un ou l'autre des deux «grands» festivals à Montréal? Lorsque Steven Spielberg et James Cameron en viennent à être considérés, le plus sérieusement du monde, comme des auteurs, on imagine le beau casse-tête pour tenter de classifier tous les autres qui font du cinéma sur cette planète. À ses débuts, le FCMM s'appelait le Festival international du film 16 mm; le premier critère de sélection ne pouvait pas être plus limpide. Aujourd'hui, c'est une autre histoire et les œuvres ainsi que leurs créateurs se baladent d'un créneau à l'autre; la définition de ce qu'est un film d'auteur baigne dans un véritable flou artistique. Stephen Frears est bien connu pour des films aussi percutants que **My Beautiful Laundrette** et **Sammy and Rose Get Laid**, mais il ne tient sans doute pas à ce qu'on lui rappelle qu'il a aussi signé **Hero**... Et si Peter Grennaway figurait en bonne place au dernier FCMM avec **The Pillow Book**, c'est bien parce que son distributeur américain orchestrait en même temps une discrète sortie nord-américaine, le coinçant, un an après sa présentation à Cannes, entre **Batman & Robin** et **The Lost World**. De son côté, Serge Losique fait peut-être une fleur aux «auteurs» et aux cinéastes indépendants en les accueillant dans sa section «Cinéma d'aujourd'hui et de demain», mais elle est si dépourvue de véritables critères liés à l'audace, qu'ils se voient noyés dans les 300 autres films du Festival, tout comme le sont les documentaires, les films à petit budget, ceux qui, en fait, ne sont pas en compétition officielle ou dans la section «Hors concours».

Cette «guerre des festivals», disons-le sans détour, nuit considérablement à la position de Montréal comme ville de cinéma, ville de cinéphiles, et à son nébuleux statut de «métropole culturelle» sur l'échiquier international. Les producteurs et les distributeurs ont peut-être le «choix» entre deux festivals comme les compagnies d'aviation ont le choix entre deux aéroports, mais ils finissent presque tous par aboutir, d'un côté comme de l'autre, à Toronto... La réputation du FFM n'est bien sûr plus à établir — certains aiment, d'autres beaucoup moins — mais celle du FCMM, avec son passé chaotique, son côté brouillon, à l'image même de Chamberlan, avait su s'imposer. De nombreux cinéphiles et cinéastes s'y plaisaient, à commencer par Wim Wenders et Atom Egoyan, ce qui n'est pas rien. Mais le changement de calendrier pour le FCMM, l'arrivée de Daniel Langlois, la diminution constante du soutien des gouvernements pour la culture, la position précaire du FFM dans le circuit des festivals internationaux, la difficulté de dénicher de bons films, qu'ils soient d'auteur ou non, tout cela a contribué à mettre le feu aux poudres.

C'est un secret de polichinelle que la dernière édition du FCMM ne fut pas du tout à la hauteur des attentes que l'arrivée-surprise de Daniel Langlois et de Bernard Boulad avait créées. La programmation, particulièrement du côté des longs métrages, n'était guère alléchante, les réalisateurs d'importance ont préféré rester à l'ombre, les véritables primeurs se comptaient sur les doigts d'une seule main et, pour couronner le tout, la température fut exceptionnelle, ce qui a fait fondre l'enthousiasme des cinéphiles les plus convaincus. Les salles du FCMM ressemblaient parfois aux corridors de Mirabel, quasi désertiques, se cherchant une vocation, voire une identité. En fréquentant assidûment ce festival, on se prenait à rêver qu'il retourne à la case «automne», alors que les étudiants, plus nombreux et plus disponibles qu'en juin, venaient souvent y faire un tour et que le public en général n'est pas sollicité par les ventes-trottoir, les spectacles gratuits, les feux d'artifice, le Grand Prix, le Tour de l'Île, et j'en passe... Et si l'on ajoute un soleil radieux à cette quasi déloyale concurrence, pas étonnant que les organisateurs se soient retrouvés devant des salles dégarnies.

Pendant que les avocats tentent de régler un litige qui apparaît pour plusieurs futile, à la limite du ridicule — Serge Losique considère également que le sigle FCMM prête à confusion avec celui du FFM — les films importants volent au-dessus de nos têtes comme les avions au-dessus de la ville. Le désormais célèbre «Ils sont fous, ces Québécois» prend de plus en plus son sens alors que nous n'hésitons pas à exposer nos plus dérisoires différends sur la place publique. Pendant ce temps, le Festival international du film de Toronto poursuit son expansion et augmente son capital de sympathie et de reconnaissance internationale. Tout comme son aéroport, le plus achalandé du Canada, plaque tournante de première importance en Amérique du Nord et... extrêmement rentable. À Montréal, avons-nous vraiment rien de mieux à faire que de construire des éléphants blancs, de dépenser de l'argent par les fenêtres et de redéfinir, avec l'aide des avocats et des cours de justice, ce qu'est un «film d'auteur»? Vite, à quand le prochain vol pour n'importe où? ■

« "Je ne comprends pas que les institutions laissent un festival subventionné entre 60 et 70 % par l'État se servir de cet argent pour combattre un petit festival de rien du tout", conclut le président de Softimage (Daniel Langlois).

« "On déplore ces querelles, déclare Suzanne Laverdière de la SODEC. On trouve qu'elles nuisent à Montréal et qu'un événement aussi prestigieux que le FFM ne devrait pas se sentir menacé par un rendez-vous au budget nettement moindre. À nos yeux, les deux festivals sont complémentaires. Mais nous ne pouvons nous mêler directement de litiges entre deux corporations." »
*(**Le Devoir**, 19 juin 1997, p. B 8)*